

Cher Claude Louis-Combet, chers amis,

Je suis heureux et fier de pouvoir, au nom de l'ensemble du Comité de la SGDL, saluer à travers ce Grand Prix l'ensemble de votre parcours littéraire. Les 24 membres de notre Comité ont voulu manifester leur gratitude et leur admiration pour une œuvre impressionnante, une œuvre accomplie – même si elle n'est pas achevée et qu'elle nous réserve, je le souhaite vivement, encore de belles et fortes découvertes – une œuvre exigeante, construite avec la patience et l'indépendance nécessaires pour lui assurer son plus bel essor, son plus large déploiement.

Rendre compte en quelques phrases de l'ampleur d'une œuvre, commencée il y a plus de cinquante avec *Infernaux Paluds* et suivie par de nombreux opus, comprenant romans, récits, nouvelles, essais, poèmes, livres d'artistes... est un défi que je trouve impossible à relever.

Pour embrasser l'étendue du paysage que votre œuvre dessine, sa vastitude, sa puissance, rendre compte de ses beautés secrètes et de sa dimension sacrée, il faudrait disposer d'un temps et de forces dont je ne dispose pas !

J'ai donc préféré – lâchement ou paresseusement – me concentrer sur un morceau choisi – choisi avec soin je l'espère. Et c'est une façon de vous redonner la parole puisque c'est elle que l'on fête aujourd'hui.

Ce morceau choisi est extrait de votre recueil de poèmes *Terpsichore et autres riveraines*, publié en 2004 chez Fata Morgana.

A propos de ce texte dont je vais lire le début, vous dites dans un entretien avec Ronald Klapka :

« Au commencement et à la fin, il faudrait poser la blancheur. Blancheur d'absence, de silence, d'inexistence. Avec le rose de l'aurore – l'aurore aux doigts de rose, selon la superbe métaphore d'Homère – commence la vie, sa promesse en tout cas. Le sang circule déjà. La chair s'annonce, mais dans la légèreté, dans la fraîcheur. Si le blanc symbolise la virginité, l'intégrité et l'intégralité de ce qui veut rester intact, le rose signale l'avancée de la sensualité, de la sexualité, mais dans les lointains seulement, comme un bouton de fleur que rien ne presse de s'ouvrir. »

Et vous ajoutez :

« Terpsichore est la muse de la danse. [...] Le poème que j'ai écrit [...] cherche à dire cette approximation infinie de l'unité, que la danse nous laisse percevoir lorsqu'elle associe, par la grâce du rythme, l'homme et le cosmos, le corps et l'infini, le temps du désir et l'éternité de l'esprit. Les mains de Terpsichore tendent vers la première lumière leurs doigts de rose comme pour cueillir l'éternelle beauté que la femme apportera à la terre. »

Plus loin encore vous dites :

« La place du féminin est immense dans mes écrits, aussi bien dans les essais et dans les travaux d'édition que dans les fictions. Je crois même que

la femme occupe (presque) tout l'espace du texte, lequel n'est, après tout, que l'écran de projection de l'existence de l'auteur. »

Ecouteons donc ce que Terpsichore, la muse, la femme vous inspire.

« Elle n'est pas née encore, elle se prépare, mais déjà son nom existe, plein de souffle et d'éclat, dans la pensée du dieu : Terpsichore.

Elle n'est nulle part ailleurs qu'en son lieu d'origine : la terre insondable, l'humidité douce et ténébreuse du dedans.

Elle se tient toute, et pleinement, dans sa graine seule, promesse de toutes les promesses. Entre ses bras à venir, elle serre son germe blanc qui est tout ce qu'elle sera. Elle n'est pas née et déjà elle (se) passe – à s'aimer dans le silence, à laisser faire le temps : solitude illimitée.

Laisser, s'abandonner : elle n'est que cela.

Laisser le temps mûrir – c'est avant l'histoire –, laisser la vie, entre tant de formes possibles, chercher forme de femme. La graine est donnée. Laisser alors le sucs de la terre affluer à travers la peau initiale, et la ténèbre –matérielle, maternelle – muer en chair laiteuse et candeur d'âme, ô douce et première clarté, à peine distincte de la nuit du sein : un pur rêve évadé de la masse – un globe oculaire chu de son orbite et scrutant la seule lumière du dedans, sans autre horizon : voilà pour l'âme en gestation.

Laisser, dès lors, la puissance sans origine modeler la forme du corps, tirer les membres en pétales, les disposer en corolle avec, pour centre, un sombre nid de plis compliqué de replis – en sorte que, dans les profondeurs d'avant sa naissance, la femme Terpsichore a toute l'apparence d'une étoile de terre.

De son doigt rêveur, le dieu que nul ne nomme a dessiné une fleur dans les entrailles du limon – une fleur à forme de femme. Elle décidera elle-même de ce qu'elle sera.

A la surface, c'est un grand désert de sable vierge.

Au-dedans, la nuit mûrit son fruit de rêve : femme mêlée d'étoile et calice à perte de tige. »

Pour ceux qui ne connaissent pas encore votre œuvre, ou trop imparfaitement, il faut imaginer que ces premières pages ne sont pas seulement le début d'un poème, mais une porte d'entrée possible dans votre œuvre, dans la totalité de votre œuvre parce qu'on y entend la singularité de votre voix, sa ferveur, sa rigueur, sa liberté rêveuse et son

intense volupté – et cette porte d'entrée, je l'avoue, je la trouve très accueillante.

Merci, cher Claude Louis-Combet, et, au nom du Comité de la SGDL, je vous renouvelle toutes mes félicitations pour ce Grand Prix de l'œuvre.